

JACQUES WEBER

L'Entrée
des mots



Éditions de
L'Observatoire

L'Entrée des mots

Du même auteur

Molière. Jour après jour, avec la collaboration de Bernard Weber, Ramsay, 1995.

Des petits coins de paradis. Pour mémoire(s), Le Cherche-Midi, 2009.

Cyrano, ma vie dans la sienne, Stock, 2011.

J'aurais aimé être un rebelle, avec Caroline Glorion, Presses de la Renaissance, 2014.

La Brûlure de l'été, Stock, 2015.

Vivre en bourgeois, penser en demi-dieu, Fayard, 2018.

Jacques Weber

L'Entrée des mots

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0208-0
Dépôt légal : 2019, février
© Éditions de l'Observatoire / Humensis 2019
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Ma mère lisait dans la cuisine, mon père dans le salon. Elle écoutait Radio Luxembourg et lui Jean-Sébastien Bach. Parfois, elle cousait et lui peignait. La maison sentait le thé près de la cuisine, la térébenthine près du salon et, tout autour de Maman, le muguet qui était l'essence de son parfum. Dans la chambre que je partageais avec mon frère, relisant de vieux *Tintin*, parfois *Spirou* et *Pilote*, je m'ennuyais de ma maîtresse d'école. Il me fallait aussi réviser mon catéchisme, je ne comprenais rien à l'agneau de Dieu « qui efface les péchés du monde », ni qu'on chante le Seigneur qui jetait à l'eau chevaux et cavaliers. L'agneau, je l'aimais en gigot ou en petit santon de plâtre les jours de Noël. Le Seigneur martyr me poursuivait partout. Sur Sa croix, Il nous observait jusque dans nos chambres. Je Lui tirais la langue et me trouvais très courageux, le péché mortel. C'était la

peine capitale des curés ; derrière une branlette se profilait la guillotine.

Il y avait des livres sur le bureau de mon frère. Il préparait le baccalauréat mais, chrétien, lisait le plus souvent des bouquins sérieux et tristes comme des dames de catéchisme. Malgré mon aversion, une couverture bien rouge, un encadré blanc et un titre « trompette » m'attira : *Réussir*. L'auteur était un besogneux de la théologie de patronage, son livre se vendait dans les librairies spécialisées et jusqu'à notre paroisse, l'église Saint-Ferdinand, avec *La Vie, Jésus et Aspects de la France*, le journal d'Action française. Dès les premières pages, j'étais fasciné par tout cet amour sans sexe et sans danger, par ces recommandations pleines de bonté que je n'entendais pas quand elles m'étaient faites par mes grands-mères revêches et sirupeuses ou par les vieux curés. J'étais émerveillé, c'était ma première méditation. Dieu ne sentait plus l'encens et la vieille dame, la lumière devenait la réponse à l'énigme de la beauté du monde. La morale chrétienne loin des soutanes et près des pauvres me rappelait la bonté de ma mère mais aussi celle de la marchande de Carambars à la sortie de l'école. Elle était gentille avec les gros, les moches, les timides, les boutonneux et ajoutait des bonbecs gratuits aux

moins bien habillés. Elle savait gronder lorsqu'on se moquait d'un petit Noir ou d'un « bicot ». C'était si bon et si simple d'être conquis par une sagesse qui n'avait rien à voir avec celle exigée à table ou en classe. C'était la première fois que je touchais du doigt l'importance d'une morale, non, le mot était encore trop compliqué, d'une feuille de route pour vivre bien avec l'autre et, d'une façon encore un peu obscure, avec moi-même. Le livre était fermé comme un coffret à bijoux, sans dessin, sans héros séduisant et rassurant. Les pleins et déliés se dressaient telle une grille aux portes du désert, les mots me semblaient contenir un silence pour moi tout seul. Il n'y avait plus d'intonation autoritaire ni toutes les simagrées des hommes, mais le grand repos d'un petit guerrier. C'étaient mes premiers pas en littérature. J'étais heureux et, dans ce tout nouveau retirement, loin du rêve et des cauchemars des siestes obligatoires, je retrouvais le goût des autres et du monde. L'amour n'était plus réservé aux grandes personnes, il n'y avait plus ni crises, ni larmes, ni le mutisme des dîners familiaux où le bruit des fourchettes sonnait le glas de la joie. Je découvrais qu'un sourire de passage avait le pouvoir d'effacer l'ennui. La littérature me faisait penser aux si vieux métiers à tisser de Dinan où nous allions

en vacances. Des Bretonnes nonagénaires, les mains noueuses et brunes comme des ceps de vigne, tassaient et filaient la laine, tirant et poussant vigoureusement la navette. De ce mouvement ancestral et perpétuel naissait une toile où s'harmonisaient des fils de couleurs, celles des sous-bois de Brocéliande ou de la mer Celtique.

C'était mon premier théâtre quand j'y pense.

La littérature a commencé pour moi dans les pages d'une bondieuserie bon marché. Plus tard, la lumière a jailli à la manière des ciels bretons, alternant les fausses teintes, les petits bouts de bleu et des rayons crevant les nuages en longues trompes tibétaines. C'est de là que me vient, et m'est resté, ce goût d'un sentiment mystique qui rôde autour de la lecture.

C'est toujours dans les histoires d'enfants, naïves ou, comme on dit, « bêtes comme chou », que se dit quelque chose qui ne vous quitte plus.

C'est par la porte des enfants que j'entrai en littérature.

Certes j'aimais ma maman sans trop savoir ce que cela voulait dire, mon papa d'un peu loin sans trop savoir pourquoi, mais je frissonnais de tout mon être au seul nom de ma maîtresse d'école,

Mme Anjoula. Lorsqu'elle apparaissait dans la classe, « ma jeannette ou mon jésus » – c'est ainsi que ma grand-mère nommait ce que mes copains appelaient la quéquette ou le zizi – raidissait aussitôt. En tailleur, le chemisier largement ouvert, deux formes rondes venaient vers moi, prenaient mes yeux puis mon corps, sa croupe inventait mon discours amoureux, j'étais seul au monde avec elle.

Les mots restaient dans ma tête, certains plus flous prenaient un sens, les autres avaient la blancheur de sa peau que mon corps écoutait : « l'âme [...] livrée aux répugnances » de Rimbaud. C'était ma première idée chaude du bonheur.

C'était le jeudi après-midi notre jour de liberté, habituellement passé avec les Cœurs vaillants, sortes de scouts de gauche encadrés par des prêtres-ouvriers. Culottes courtes, insignes, foulards et fanions, on guerroyait au bois de Vincennes, visitait des usines de fabrication de chocolat et de cigarettes, jouait au football à Bagatelle, au basket dans la cour du patronage. Les curés arbitraient, sifflaient les fautes, nous pénalisaient et leurs grosses langues nous chatouillaient le fond de l'oreille.

J'avais dix ans. Un quarteron de généraux en retraite avait pris le pouvoir en Algérie et menaçait

Paris. La voix vibrante, le Premier ministre du général de Gaulle, Michel Debré, parlait de coq gaulois, des déserts dorés de la France coloniale, encourageait les Parisiens à résister contre l'insurrection des parachutistes d'Alger. Au musée de l'Homme, durant deux heures interminables, Papa m'avait raconté le monde devant des grands singes qui me faisaient penser à nous. Sur la place du Trocadéro, le temps était beau, c'était bien. Nous avons attendu tranquillement le 32, que j'aimais, car c'était un autobus avec une plateforme arrière à l'air libre. On y donnait deux tickets étroits qu'un contrôleur glissait dans un engin de fer accroché à son ventre ; il tirait une chaîne pour sonner le départ, c'était l'un de mes héros de science-fiction.

Les forces de l'ordre, avec leurs pelisses noires et leurs casques tout ronds à crête de fer-blanc, avaient envahi la place, la menace d'un coup d'État à Paris grondait et, comme la rumeur devenait pour beaucoup un fait avéré, on parlait déjà de parachutistes pris dans les arbres du bois de Boulogne.

Il n'y avait que trois stations pour arriver à la maison mais, debout, les mains fermement accrochées au bastingage de l'autobus, j'avais l'impression de traverser les lignes arrière de Verdun dont m'avait

tant parlé mon grand-père. La guerre était là, invisible et lointaine.

De retour à la maison, les crêpes au sucre, le « quatre heures » des jours de congé, m'emmenaient loin de l'histoire de France. À croire que chacun avait son goûter car, en quelques jours, le 16^e arrondissement avait retrouvé les délices moroses de ses petites journées. Les gouvernantes en noir ou bleu marine reprenaient avec leurs landaus le charmant défilé de nourrissons patriotes. Il ne se passait plus grand-chose, dans ma chambre ni à l'école, l'univers restait clos. Tout me paraissait étrange.

Mon papa, le musée de l'Homme, la rue et ses gendarmes, le tocsin du Premier ministre occupaient tout mon esprit, et les arbitres en soutane aux adjonctions libidineuses n'étaient qu'un souvenir lointain de patronage. Le sentiment fugace et tout neuf d'avoir vécu un bout d'histoire de mon pays me troublait.

*

Attendre d'un jeudi à l'autre le journal *Spirou* comptait chaque fois comme un premier rendez-vous et, dans cet entracte, me manquait plus que tout la nouvelle histoire de l'Oncle Paul. Dès la

première page, il tirait sur sa pipe et, dans une bulle dessinée au-dessus de la cheminée, parlait ainsi : « Cette semaine, je te raconterai les océans et le miracle de la volonté humaine. » Programme intimidant, d'autant plus que l'Oncle Paul parlait, j'en étais sûr, à moi et moi seul. Combien de fois m'avait-il expliqué le débarquement, les taxis de la Marne, Londres, Waterloo, la retraite de Russie ? J'étais certain qu'un jour il évoquerait le Trocadéro, ses gendarmes, de Gaulle et les parachutistes.

Que la poste fût en retard d'une journée et ma semaine était grise et triste comme un dimanche de banlieue. L'illustré *Tintin* était un hebdomadaire qui arrivait par la poste, tenu par une large bande de papier blanc où, fait rarissime à mon âge, mon nom était inscrit avec « Monsieur » devant. À peine avais-je ouvert que j'étais sur une île mystérieuse loin, si loin, de la maison familiale. Ce territoire était le mien, j'y croisais tous mes héros, Michel Vaillant, Jimmy Torrent, Oumpah-Pah, Prudence Petitpas, Nono et Nanette, les Dupondt, Tournesol, Tintin et Milou. Le capitaine Haddock et ses bordées d'injures avaient ma préférence. J'aimais qu'il gueule avant de se lancer à l'aventure, il était ce qu'était mon enfance : une casquette de capitaine en papier pour un voyage au long cours.

« Sais-tu qu'un jour, continuait l'Oncle Paul, un paquebot traversait les mers chaudes pour rejoindre Gibraltar, la nuit était claire, la lune bien pleine, il faisait donc beau et bon sur le pont. » Après quelques images – la proue du bateau fendait l'océan, un plan large d'étoiles puis la fumée du navire disparaissant à l'horizon –, l'Oncle Paul bourra méticuleusement sa pipe et reprit : « Un homme de quart allumait une cigarette, il était bientôt minuit, un camarade allait le relever. » L'homme dessiné à contre-jour paraissait costaud, il était penché vers la mer et fumait. En gros plan, son visage rappelait les Vikings qu'on croissait parfois dans les aventures d'*Alix l'intrépide*. L'Oncle Paul posait sa pipe, je l'entendais hausser la voix. La haussait-il ou était-ce moi qui la voulais forte, étais-je déjà en train d'écouter les mots, de leur donner un ton ?

Dans l'image, le naufragé est minuscule. Au loin, la longue forme noire percée de mille lumières disparaît dans la nuit. L'Oncle Paul vide un peu sa pipe dans un cendrier à gueule de crapaud, se verse une tasse de thé. Le suspense est total, les reflets d'argent de la lune jouent sur l'eau.

« Si étrange que cela puisse paraître, notre homme réfléchit, reprenait l'Oncle Paul ragaillardi. *Voyons, ici les eaux sont chaudes, je peux tenir quelques*